

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 63 (2013)
Heft: 1

Artikel: Le courage, un charisme?
Autor: Bühler, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-514914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE COURAGE, UN CHARISME ?

PIERRE BÜHLER

Résumé

De Gulliver à Augias, en passant par Don Quichotte, Friedrich Dürrenmatt met en scène différentes figures d'hommes courageux, toutes inspirées de la littérature classique. Ces figures ont la particularité d'allier chacune à leur manière «tragique de l'action» et humour. Elles constituent en ce sens une importante ressource pour la réflexion sur les rapports entre courage et grâce.

Lorsqu'on est le dix-huitième de vingt intervenants à parler plus ou moins du même sujet, dans ces variations multiples sur le courage, la grâce, la militance et la transcendance, on risque fort de se trouver en mal d'originalité ou, en d'autres termes : on redoute de répéter une fois encore des choses rabâchées ! J'ai donc décidé de procéder autrement, en me situant aux confins de la théologie et de la littérature, non sans implications éthiques toutefois. Autrement dit : je me laisserai inspirer par un autre Neuchâtelois aux origines alémaniques, Friedrich Dürrenmatt, écrivain bernois qui a vécu pendant près de quarante ans dans les hauts de Neuchâtel, une sorte de veilleur de Neuchâtel, à la manière d'un veilleur de Copenhague, ou encore d'un veilleur d'Athènes...

Mon point de départ se situe dans un texte, intitulé *Problèmes de théâtre*, que Dürrenmatt a consacré dans les années 1950 aux rapports entre le tragique et le comique. La tension qu'il souligne pourrait bien constituer la condition de base d'un engagement éthique. Pour marquer cette polarité, il suffit de placer l'une à côté de l'autre deux intuitions, celle de Paul Ricœur, soulignant «le tragique de l'action»¹, et celle de Daniel Pennac, parlant de «l'humour, cette expression irréductible de l'éthique»². Il est frappant de voir que Dürrenmatt a décrit cette condition de base comme celle de l'«homme courageux» :

Certes, qui voit l'absurdité, l'absence d'espoir de ce monde peut désespérer. Pourtant ce désespoir n'est pas une conséquence de ce monde, mais une réponse que l'on donne à ce monde, et une autre réponse serait de ne pas désespérer, la décision, par exemple, de tenir tête à ce monde dans lequel nous vivons souvent comme Gulliver parmi les géants. Lui aussi prend ses distances, fait un pas en arrière, pour

¹ P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 281-290.

² D. PENNAC, *Au bonheur des ogres*, Paris, Gallimard, 1985, p. 176.

mesurer son adversaire, se préparant à lutter avec lui ou à lui échapper. Il est toujours possible de montrer l'homme courageux.³

Dans la suite de ce texte, Dürrenmatt souligne qu'il a sans cesse mis en scène de tels hommes courageux dans ses différentes œuvres. J'aimerais ici, en présenter brièvement trois, tous d'ailleurs en lien avec des figures de la littérature classique, et mettre en évidence leurs enjeux dans les interactions entre courage, grâce, militance et transcendance, avec, à titre d'ingrédient dans ce carré de notions, celle de l'humour, déjà introduite par la référence à Pennac.

Gulliver

Le nom de Gulliver, mentionné dans le texte que nous venons de citer, évoque évidemment l'œuvre de Jonathan Swift. Il se trouve pourtant qu'il y a également un Gulliver dans le roman policier *Le soupçon* de Dürrenmatt, un géant juif rescapé des camps de la mort nazis, une sorte de Juif errant soucieux de sauver des vies humaines partout où il le peut. Mais l'histoire du *soupçon*, c'est d'abord celle du vieux commissaire de police bernois Bärlach, atteint d'une maladie incurable, à la veille de sa mise à la retraite. À l'occasion d'un séjour en clinique bernoise, en lisant des revues illustrées, il se met à soupçonner un chef de clinique zurichois d'être un ancien médecin tortionnaire nazi, qui opérait sans anesthésie dans les camps. Pour le confondre, Bärlach se fait hospitaliser sous une fausse identité dans ladite clinique. Le courage, c'est donc d'abord cette témérité du vieux commissaire, risquant le tout pour le tout, au nom de la justice qui exige de punir les meurtriers.

Mais les choses vont rapidement de travers : le médecin a tôt fait de dévoiler la véritable identité de ce nouveau patient et de mettre à jour ses projets. Le voilà donc pris au piège, malade impuissant livré pieds et poings liés au médecin tortionnaire. Dans sa chambre de clinique devenue prison, on vient suspendre le tableau d'Albrecht Dürer *Le chevalier, la mort et le diable*, et ainsi Bärlach devient de plus en plus le preux chevalier appelé à lutter courageusement avec sa propre mort et le diabolique médecin tortionnaire. Au petit matin, après une longue nuit de confrontation, il doit être opéré sans anesthésie... N'y a-t-il aucune grâce pour le courageux chevalier de la justice ?

Si. Elle porte les traits du géant Gulliver, qui fait irruption au dernier moment et qui, délivrant Bärlach des griffes du médecin, recadre l'action éthique dans un dialogue avec le commissaire mourant. J'en cite un extrait, très significatif pour notre réflexion :

Nous ne pouvons pas, en tant qu'individus, sauver le monde, ce serait un travail aussi désespéré que celui du pauvre Sisyphe. Le monde n'est pas placé dans notre main, ni dans la main d'un potentat, d'un peuple ou même du diable, qui est le

³ F. DÜRRENMATT, «Problèmes de théâtre», in : ID., *Écrits sur le théâtre*, trad. fr. par R. Barthe et Ph. Pillioud, Paris, Gallimard, 1970, p. 34-75, citation p. 66 (trad. modifiée).

plus puissant, mais dans la main de Dieu qui arrête seul ses sentences. Nous ne pouvons aider que dans le particulier, et non dans le global, c'est là la limite du pauvre Juif Gulliver, la limite de tous les humains. N'essayons donc pas de sauver le monde, mais d'en passer l'épreuve, la seule véritable aventure qu'il nous reste en ces temps attardés. [...] Adieu, mon chevalier sans peur et sans reproche, mon Baerlach, porte-toi bien. Gulliver reprend ses voyages chez les géants et les nains.⁴

Don Quichotte

Mon deuxième exemple d'homme courageux est tiré d'une pièce de théâtre intitulée *Le mariage de Monsieur Mississippi*. Au cœur de cette pièce, il y a une sorte de femme fatale, Anastasia, insaisissable, fuyante, figure d'un monde échappant constamment à l'emprise des hommes, malgré tous leurs efforts. Quatre hommes s'intéressent à elle, dont trois sont passionnément habités par le projet de la sauver du malheur : Mississippi en lui appliquant la loi de Moïse, St. Claude en la transformant selon le *Capital* de Marx, et le comte Bodo von Übelohe-Zabernsee en l'aimant de l'amour prôné par la foi chrétienne. Décrépit, atteint d'une maladie tropicale durant son activité médicale dans le Tiers-Monde et alcoolique, Übelohe conçoit l'amour qu'il porte au monde sous le signe de la grâce divine, comme il l'exprime dans un monologue dans lequel il parle au public de son auteur :

Oh, je veux bien croire qu'il ne m'a pas créé à la légère, au gré d'une quelconque passade, mais qu'il en allait pour lui d'examiner ce qui se produit au choc de certaines idées avec des hommes qui prennent vraiment ces idées au sérieux et s'efforcent de les réaliser avec une énergie téméraire, une folie furieuse et une soif inextinguible de perfection, je veux croire cela. [...] Ainsi cet amateur de fables cruelles et de comédies frivoles qui m'a créé, ce protestant écrivant avec ténacité, ce fantaisiste perdu me fit me briser, afin de goûter à ma quintessence – ô terrible curiosité ! – ; ainsi il m'avilit pour me rendre semblable non pas à un saint – dont il n'a que faire –, mais à lui-même, afin de me jeter non comme vainqueur mais comme vaincu – la seule position dans laquelle l'être humain se trouve toujours à nouveau – dans le creuset de sa comédie ; tout cela seulement pour voir si, dans cette création finie, la grâce de Dieu est vraiment infinie, notre seul espoir.⁵

Au fil de la pièce, Anastasia reniera les trois passionnés, pour se réfugier finalement auprès du quatrième, Diego, un opportuniste qui, sans foi ni loi, l'utilise pour prendre le pouvoir. À la fin de la pièce, un Übelohe «ressuscité» revient sur scène pour conclure la pièce, déguisé en Don Quichotte, affrontant les ailes des moulins à vent du mal, finalement emporté par elles dans une défaite inondée de la gloire de Dieu :

⁴ F. DÜRRENMATT, *Le soupçon*, trad. fr. par A. Guerne, Paris, Albin Michel, 1961, p.215-217 (trad. modifiée).

⁵ F. DÜRRENMATT, *Le mariage de Monsieur Mississippi*, trad. fr. par W. Weideli, Lausanne, L'Aire, p. 44-45 (trad. modifiée).

Sus donc !
Comme tu nous soulèves d'une main sifflante,
Homme et cheval, pitoyables tous deux,
Comme tu nous jettes dans l'argenté flottant
D'un ciel de verre :
Je tombe avec ma vieille rosse
Par-dessus ta grandeur
Dans l'abîme embrasé de l'infini,
Une comédie éternelle !
Afin que reluise Sa gloire,
Nourrie de notre impuissance.⁶

Bien plus tard, à l'occasion d'un voyage à travers la Manche, Dürrenmatt imaginera le même Don Quichotte affrontant avec sa Rossinante des pylônes électriques :



© Schweizerische Eidgenossenschaft

⁶ *Ibid.*, p. 99-100 (trad. modifiée).

Hercule et Augias

Mon troisième exemple est tiré d'une pièce radiophonique, réécrite plus tard en comédie : Hercule et les écuries d'Augias. Dans un petit pays agricole du Nord de la Grèce – toute ressemblance avec la Suisse est purement fortuite ! –, le fumier envahit tout. L'effort de s'en débarrasser est littéralement titanesque, et Augias, le président, fait donc venir un héros, un demi-dieu, Hercule, grassement rémunéré pour accomplir cette tâche. Mais, paradoxalement, Hercule demeure impuissant malgré toute sa force : les commissions et sous-commissions n'en finissent pas de délibérer. Si l'on détourne un fleuve, ne met-on pas en péril la protection des eaux ? Et que se passera-t-il avec les monuments ? Le fumier n'est-il pas finalement une bonne protection ? Ainsi, les décisions parlementaires sont constamment ajournées, si bien qu'Hercule ne peut jamais se mettre au travail et que le fumier continue inlassablement de monter.

Il s'avère finalement que le véritable travail héroïque est ailleurs. L'homme véritablement courageux est Augias, qui a travaillé à une activité secrète, à laquelle il initie son fils à la fin de la pièce :

Le fumier s'est transformé en terre. De la bonne terre. Vois-tu, mon fils, j'ai travaillé toute ma vie en secret à ce jardin, et tout beau qu'il soit, c'est un jardin un peu triste. Je ne suis pas un Hercule. Et si même lui ne parvient pas à imposer sa volonté au monde, combien moins le puis-je, moi. C'est donc le jardin de mon renoncement. [...] Je transformai le fumier en humus. L'époque est dure, quand on ne peut faire que si peu de chose pour le monde, mais ce peu au moins, nous devons le faire : ce qui incombe à chacun. La grâce que notre monde s'illumine, tu ne peux pas la forcer à venir, mais tu peux créer la condition, afin que – si elle vient – elle trouve en toi un miroir net pour sa lumière. Que ce jardin t'appartienne. Ne le refuse pas. Sois désormais comme lui : une difformité transformée. Porte désormais des fruits. Prends le risque de vivre maintenant et de vivre ici, au cœur de ce pays difforme, de désolation. Non pas comme un satisfait, mais comme un insatisfait, qui transmet son insatisfaction et qui par là transforme les choses avec le temps. Voilà l'action héroïque que je t'impose, mon fils, le travail d'Hercule que j'aimerais déposer sur tes épaules.⁷

Conclusion

Que résulte-t-il de ces figures et de leurs situations pour notre réflexion sur le courage et la grâce ?

⁷ F. DÜRRENMATT, «Hercule et les écuries d'Augias», in : ID., *Hercule et les Écuries d'Augias. Le Procès pour l'Ombre de l'Âne. L'Entreprise de la Véga. Soirée d'Automne. Quatre pièces pour la radio*, trad. fr. par P. Porret, Lausanne, Éd. Rencontre, 1961, p.41-131, citation p. 131 (trad. modifiée).

J'aimerais très brièvement en dégager quelques conséquences, en guise de conclusion.

a) Les expériences tragi-comiques évoquées par Dürrenmatt reflètent la réalité quotidienne de l'engagement éthique et politique : situations d'impuissance, d'impasse, de contrariété, dans lesquelles le découragement plonge ses racines, nous poussant à la résignation ou au cynisme, à la manière de Diego. Parlant à cet égard du désespoir, Dürrenmatt souligne qu'il n'y a pas de causalité directe entre l'état du monde et le découragement qui peut nous habiter : «ce désespoir n'est pas une conséquence de ce monde, mais une réponse que l'on donne à ce monde, et une autre réponse serait de ne pas désespérer.»

b) Le courage que les hommes courageux de Dürrenmatt opposent à cette réalité omniprésente du mal n'est pas pris au sens superficiel d'une motivation plus ou moins forte à l'action. Parce qu'il est saisi dans le contraste avec le désespoir, il touche au plus profond du cœur humain, puisque le terme «courage» provient d'une variante ancienne du latin *cor*, «cœur». Les langues en ont gardé des traces multiples : ainsi, par exemple, «avoir du cœur à l'ouvrage» pour «agir avec courage», «mettre du cœur au ventre» pour «donner courage»; ou en anglais, «to be out of heart» pour «être découragé», ou encore en allemand, «sich ein Herz fassen» pour «prendre courage».

c) Le cœur est peut-être cette «quintessence» dont parle Übelohe, à laquelle son auteur veut goûter par curiosité. Cette quintessence est explorée, testée dans le creuset de la comédie. Et c'est pourquoi l'auteur rend son héros «semblable non pas à un saint – dont il n'a que faire –, mais à lui-même». On se souviendra ici du petit dialogue avec un jeune pasteur français que Bonhoeffer mentionne dans *Résistance et soumission* : «Nous nous étions tout simplement posé cette question : que voulons-nous faire vraiment de notre vie ?» L'interlocuteur a répondu : «J'aimerais être un saint», tandis que Bonhoeffer prit le contre-pied : «Moi, j'aimerais apprendre à croire.»⁸

d) Pour Dürrenmatt, le véritable défi lancé au courage du cœur dans sa résistance au désespoir, c'est d'être dans la position du vaincu. Ainsi, Übelohe est jeté dans le creuset de la comédie «non comme vainqueur mais comme vaincu – la seule position dans laquelle l'être humain se trouve toujours à nouveau». C'est là que se déroule l'épreuve, celle de répondre à la défaite sans désespérance, dans la sérénité, dans l'attitude qu'adopte Gulliver parmi les géants.

e) Cette épreuve n'est pleinement possible que si elle est vécue sous le signe de la transcendance. En effet, il est frappant de voir que chez Dürrenmatt, l'épreuve du courage est toujours mise en rapport avec l'irruption de la grâce, renversant la perspective immanente des humains pour y inscrire une interrogation radicale. Ainsi, si Übelohe est jeté dans le creuset de la comédie avec son amour du monde, c'est ultimement «pour voir si, dans cette création finie,

⁸ D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, Genève, Labor et Fides, 2006, p. 438.

la grâce de Dieu est vraiment infinie, notre seul espoir». De même, la transformation du fumier en humus à laquelle Augias a travaillé durant toute sa vie est placée sous le signe d'une grâce qu'on ne peut forcer à venir, mais qui, si elle vient, peut trouver en l'être humain «un miroir net pour sa lumière».

f) Ainsi donc, si la grâce se dit *charis* en grec, le courage pourrait donc être appelé un *charisme*, au sens d'un esprit nouveau qui vient nous habiter, luttant contre l'esprit de découragement incrusté en nous. Dans la tradition chrétienne, cet esprit s'appelle le Saint-Esprit, comme un esprit de courage. C'est ainsi que Gerhard Ebeling, dans *L'essence de la foi chrétienne*, a interprété la foi en le Saint-Esprit: «le courage de la foi»⁹.

g) Cet esprit de courage est aussi un esprit militant, et en ce sens, les textes de Dürrenmatt redéfinissent cette «militance charismatique» sous le signe de la transcendance de la *charis* divine. «N'essayons donc pas de sauver le monde, mais d'en passer l'épreuve, la seule véritable aventure qu'il nous reste en ces temps attardés.» Le désespoir ne vient-il pas des défaites répétées de notre désir secret de sauver le monde ? En ces temps attardés, il nous reste à «passer l'épreuve» de ce monde, à lui tenir tête en toute patience et sérénité. Pour le dire avec Augias: «Je transformai le fumier en humus. L'époque est dure, quand on ne peut faire que si peu de chose pour le monde, mais ce peu au moins, nous devons le faire: ce qui incombe à chacun.» En d'autres termes: travailler inlassablement, patiemment à transformer le difforme.

h) Mais cela implique une *insatisfaction constante*. C'est le message d'Augias à son fils: «Prends le risque de vivre maintenant et de vivre ici, au cœur de ce pays difforme, de désolation. Non pas comme un satisfait, mais comme un insatisfait, qui transmet son insatisfaction et qui par là transforme les choses avec le temps. Voilà l'action héroïque que je t'impose, mon fils, le travail d'Hercule que j'aimerais déposer sur tes épaules.»

i) Il me paraît important, au moment de prendre congé d'un enseignant d'éthique, de souligner que cette militance de l'insatisfait est matière d'enseignement. Un père instruit son fils, lui transmet une sagesse. Il y a un héritage à léguer et à assumer de génération en génération, et c'est ici qu'un enseignement d'éthique a sa place privilégiée.

j) Et puisqu'il est question de militance de l'insatisfaction, j'aimerais conclure avec un exemple concret, un exemple d'actualité. Face à une loi suisse sur l'asile qui devient de plus en plus difforme, par les durcissements successifs qu'on y a inscrits au fil des ans, j'ai l'impression que bien peu de voix s'élèvent aujourd'hui dans la société, mais aussi dans les Églises, pour dire de manière militante l'insatisfaction susceptible de transformer la difformité, de transformer le fumier en humus... (cf. figure à la p. 92)¹⁰

⁹ G. EBELING, *L'essence de la foi chrétienne*, Paris, Seuil, 1970, p. 108-120.

¹⁰ Quelques jours après le colloque d'adieux de Denis Müller, la population suisse devait voter sur une révision de la loi sur l'asile visant à restreindre l'accès aux procédures d'asile, notamment en supprimant les procédures d'asile dans les ambassades suisses.

ON NE PEUT
PAS PRENDRE
TOUTE LA
MISÈRE DU
MONDE...



LE 9 JUIN

NON

**AUX DURCISSEMENTS
DE LA LOI SUR L'ASILE**